

Rapport Introductif
*L'anthropologie économique et le
développeur*
par G. WINTER

- Cette note sommaire essaie de recenser ce que depuis une vingtaine d'années l'anthropologie économique a dit ou appris au développeur. Je ne ferai pas d'analyse sémantique de ces deux termes. En gros, j'entends par "développeurs" les professionnels de l'économie quantitative et appliquée dans les milieux en développement depuis le statisticien jusqu'au planificateur macro-économique en passant par les responsables de projets, les comptables nationaux, les responsables de politiques économiques sectorielles, etc...

- Mes références sont essentiellement africaines.

I. Les apports de l'anthropologie économique

Il s'agit d'apports plus ou moins bien passés dans les esprits et dans les pratiques des développeurs.

- 1) Une autre façon de voir les milieux en développement et par conséquent une rénovation des méthodes et techniques d'observation et d'analyse

L'A.E. aborde, révèle, analyse des milieux en développement d'une

manière beaucoup plus riche et complète que l'économiste "classique". Elle les aborde sous différents points de vue (disciplines) mais comme une totalité et une totalité d'une part enracinée dans un espace et une histoire, d'autre part lieu de confrontations et de complémentarités sociales (donc collectives).

De plus et surtout (par rapport aux ethnologues et autres anthropologues) elle met en évidence et parfois elle privilégie les "instances" économiques et donc les structures, comportements, cohérences économiques. Et donc elle utilise un langage, des concepts, parfois des techniques et méthodes que reconnaît, qu'utilise l'économiste développeur.

Celui-ci, s'il prend connaissance de travaux d'anthropologie économique effectués à une échelle suffisante (j'y reviendrai), est alors conduit à suspecter ses propres hypothèses, concepts, méthodes : hypothèses trop simples, trop réductrices, trop "économistes" quant à la structuration des sociétés en développement, quant au comportement des acteurs, quant à l'importance des "facteurs" autres qu'économiques dans le devenir économique des sociétés en développement.

Bref, prise de conscience du complexe et du différent exprimés dans un langage compatible.

D'où peu à peu un essai de rénovation des méthodes et techniques d'observation et d'analyse dont rend compte assez bien, en particulier, une grande partie des travaux du Groupe AMIRA:

- Redéfinition des Unités sociales tant au niveau du repérage et de l'observation, qu'au niveau de l'analyse (examen des fonctions et de la cohérence de ces unités).
- Différenciation des unités de production, consommation, accumulation.
- Repérage de la spécificité des rôles et des statuts selon le sexe et l'âge.
- Mise en évidence de l'importance et de la cohérence d'unités sociales plus complexes : villages, terroirs, lignages, etc...
- Prise de conscience que le fonctionnement, les transformations, le

comportement de ces unités sociales obéissent à une logique qui tout en restant "économique" (choix raisonnés sous contrainte de rareté... et d'incertitude) est déterminée en grande partie par des facteurs généralement négligés par l'analyse économique habituelle en pays développé.

D'où de nouvelles dimensions ou caractéristiques prises en compte par les nouvelles enquêtes statistiques et les analyses de projet (activités économiques non marchandes, secteur non structuré, temps de travaux, et activités sociales, structures foncières, héritage, échanges intra-unités, variations saisonnières, etc...).

D'où aussi une tentative encore timide d'adapter en conséquence les cadres de la Comptabilité nationale (cf. les travaux de J. CHARMES sur le secteur non structuré).

- Enfin élucidation des rapports que devraient entretenir deux modes de saisie du réel et donc deux modes d'investigation et d'analyse irréductibles mais complémentaires : celui propre aux Sciences Sociales et donc à l'anthropologie économique, celui de la Statistique, science des "distributions" et de la représentativité qui ne peut s'exercer que sur une image "compréhensive" de la réalité sociale fournie par les chercheurs.

Cette nécessité non seulement épistémologique mais aussi opératoire de l'articulation au sein d'un même système d'investigations de deux modes de saisie du réel différents est mieux perçue qu'avant. Cette progressive prise de conscience sera d'un apport beaucoup plus considérable que l'apport, non négligeable et qui pourrait sans doute être à peu de frais sensiblement accru, des chercheurs en Sciences Sociales en matière de techniques de collecte.

2) Une autre façon de comprendre les sociétés en développement et par conséquent une mise en question des manières de "faire" du développeur

L'anthropologie économique s'applique à fournir une explicitation ou théorie des modes de fonctionnement et d'évolution des sociétés en développement. Elle révèle l'importance du passé, la consistance des sociétés paysannes, la diversité des réactions aux tentatives de "modernisation" dont elles

sont l'objet. Elle a permis l'esquisse d'une théorie de la "transition", remise en question radicale du mode de planification traditionnel.

Ce type d'analyse est d'abord et avant tout critique. Il explique parfois avec une délectation ambiguë qui nuit à la portée du message, les trop nombreux échecs des projets, actions et politiques du développement. Il révèle l'inadéquation et donc l'inefficacité des modèles globaux. Il identifie les innombrables "oublis" du planificateur et plus généralement des divers opérateurs.

Ceux-ci acceptent peu à peu le message. Ils ne considèrent plus des pans entiers de l'économie comme des secteurs traditionnels passifs qu'il leur revient de "moderniser", ils découvrent la rationalité des paysans face au risque et aux contraintes combinées de travail, de surfaces et de prix relatifs, l'importance économique et sociale du secteur non structuré, la nécessité de tenir compte des contraintes et dynamismes jusque-là négligés.

Ils apprennent que le développement n'est pas seulement affaire de techniques et de financement mais aussi de confrontations de catégories d'acteurs sociaux aux intérêts contradictoires.

De cette prise de conscience sont nées, ça et là, de nouvelles pratiques dont il reste à faire un inventaire plus circonstancié et dont il conviendrait de juger les résultats. Il n'est pas évident que ces nouvelles pratiques aient changé fondamentalement les objectifs et les méthodes d'une planification qui reste encore en crise, que ce soit au niveau micro-socio-économique ou au niveau macro-économique et politique. Du moins peut-on dire que le réexamen de politiques de prix des productions agricoles, l'intérêt nouveau manifesté par des décideurs pour la stimulation des productions vivrières, certaines hésitations à prendre des mesures "d'encadrement" des secteurs structurés, une moindre rigidité technocratique dans le suivi et l'évaluation des projets sont peut-être pour une part les fruits indirects des travaux d'anthropologie économique. La prise de conscience de certains échecs a peut-être été accélérée par les analyses des anthropologues économistes. Les tentatives pour y remédier ont peut-être gagné de la vigueur lorsque l'anthropologie économique, au-delà des constats d'échec, en identifiait certaines causes maîtrisables.

3) Une nouvelle manière de "se" voir ouvrant la voie à la dé-centralisation

La réussite de la fonction d'abord critique de l'anthropologie économique a confronté les chercheurs à un problème de fond : celui de leur statut au sein de ce processus même de transformation des sociétés observées. Comment, par qui, au profit de qui leurs travaux sont-ils utilisés ? Eux-mêmes, quel type d'acteurs représentent-ils ou sont-ils ?

D'où une réflexion de type épistémologique sur les relations dialectiques entre méthodes d'observation, théories du changement social, et l'histoire plus ou moins voulue, plus ou moins subie, plus ou moins déterminée, de ce changement social.

Ce type de réflexion a fini par concerner certains des "développeurs". L'anthropologie économique, après avoir répandu une saine inquiétude méthodologique dans des milieux très influencés par le positivisme économique ou portés à privilégier à l'excès les techniques quantitatives stricto sensu, a montré, dans ces mêmes milieux, comment les objets et les méthodes d'investigation dépendent des théories du changement social et des politiques de développement et comment, inversement, les théories et les politiques dépendent de ce que l'on sait nommer, observer, classer, mesurer.

Le développeur a pu alors prendre conscience de ce que lui-même était porteur, promoteur, d'une certaine idéologie et que, peut-être, quoiqu'il en ait, cette idéologie correspondait aux intérêts de certains acteurs ou de certaines catégories sociales. Par conséquent l'idéologie du progrès, celle du développement pouvait être mise en question ; elle devenait relative, contestable. Comme l'on fait remarquer des chercheurs : on ne sait pas ce qu'est le développement, on ne connaît que des développeurs.

A se découvrir partie "prenante" dans les enjeux du développement, à reconnaître qu'il n'existe pas de neutralité bienfaisante, certains développeurs ont fini par soupçonner que les sociétés en développement qu'ils croyaient pouvoir "moderniser", ne pouvaient être seulement objet de leur manipulation mais aussi sujet de leur histoire. En bref, c'était une porte entr'ouverte vers la reconnaissance des objectifs et dynamismes propres aux différents acteurs c'est-à-dire en fait vers la reconnaissance des "gens

d'en bas". D'où les tâtonnements vers une décentralisation, vers un "auto-centrage" aux aspects multiples et ambigus. D'où cette recherche d'une planification par incitation et accompagnement plus que par interventions et "projets", d'où l'habilitation des secteurs non structurés et cet appel à une "maîtrise locale du développement", d'où ces "enquêtes participatives" et autres "auto-évaluations", etc...

II. Quelques questions à l'anthropologie économique

- Pourquoi cette priorité vers le rural ? Pourquoi si peu d'anthropologie économique en milieu urbain ?
- Pourquoi ce biais vers l'analyse des contraintes, cohérences, pesanteurs, échecs, et dépendances, et si peu de mise en évidence des dynamismes endogènes, innovations, créations, adaptations ?
- L'anthropologie économique ne reste-t-elle pas excessivement microscopique ? Ne cultive-t-elle pas exagérément l'analyse des différences, des particularités, du singulier ? A-t-elle assez le souci de la généralisation, de la représentativité ? Pourquoi a-t-elle tant de mal à passer du micro au macro ? Est-il contre la nature de l'anthropologie économique de porter son regard sur des réalités sociales appréhendables seulement à un niveau global (on parlera du niveau méso..... ou macro....) ?
- Pourquoi si peu d'éléments d'information et d'analyse sur les catégories sociales en train de se constituer ? Pourquoi si peu d'analyse sur ces fameuses contraintes qui pèsent, dit-on, avec tant de force sur les sociétés particulières étudiées ?
- Les travaux d'anthropologie économique permettent-ils de dégager des enseignements de portée assez générale sur des types de comportement et de régulation, des processus de transformation au sein des sociétés en développement ? Y-a-t-il quelques "régularités" sur lesquelles le planificateur pourra baser ses interventions ou n'y a-t-il que des cas singuliers ?
- A un niveau plus fondamental, dans une perspective plus globale et

à plus long terme, peut-on sortir de l'alternative épistémologique dans laquelle paraît enfermée l'anthropologie économique et qui est démo-bilisatrice pour le "planificateur" : l'histoire comme nécessité (le matérialisme historique), ou l'histoire comme hasard (ou succession d'intrigues imprévisibles) ?

*
* *

En fin de compte, et si on pouvait répondre aux questions précédentes, y aurait-il encore une anthropologie économique ? Un économiste qui ne serait pas seulement critique mais aussi constructif, qui saurait passer du spécifique au représentatif, qui penserait que le devenir des sociétés en développement est à la fois ouvert et soumis à une certaine logique, qui bien sûr saurait mobiliser les acquis et les méthodes des sciences sociales comme ceux du calcul économique, un tel économiste serait-il un anthropologue économiste ?

Et ne me dites pas qu'un tel économiste n'existe pas. J'en ai rencontré... un au moins, peut-être trois ou quatre.
